

M. ALEXANDRE VARENNE

devant les problèmes indochinois

M. Alexandre Varenne, gouverneur général de l'Indochine, vogue vers Saïgon.

C'est avec un vif plaisir que j'ai appris sa nomination et c'est avec la certitude de son succès que j'ai salué son départ.

Cette certitude, d'ailleurs, est partagée par la presse d'Indochine et je n'ai pas été surpris de voir M. Dandolo, directeur de *l'Avenir du Tonkin* et porte-parole notoire de la mission catholique, accueillir favorablement le nouveau gouverneur général. M. Dandolo s'en réfère à une expérience déjà longue : tous les gouverneurs ont pratiqué en Indochine une politique française et il en donne excellemment la raison :

« Il y a ici une tâche française qui s'impose et prend tout l'homme. L'Indochine dicte des résolutions de sagesse. Il suffit encore une fois pour les entendre d'être intelligent et d'avoir au cœur l'amour du pays... Tout nous porte à attribuer ces dons essentiels à M. Varenne. Il a bien débuté dès Paris ».

En effet, il n'est peut-être aucun gouverneur qui ait eu un accueil aussi chaleureux, aussi unanimement cordial que celui que l'Indochine a réservé à M. Varenne. Pourtant, il est socialiste et les Français qui sont installés en Indochine pourraient craindre qu'il ne donnât une importance trop grande aux indigènes.

Comment s'est fait le miracle ?

Très simplement : d'abord un grand nombre de noms avaient été prononcés, dont certains franchement antipathiques à la majorité des Français d'Indochine, qui ont poussé un soupir de soulagement en apprenant la nomination de M. Varenne. Certains candidats lui ont en somme servi de « repoussoir ». Ensuite et surtout la personnalité de M. Varenne est bien connue : on le sait intelligent, pondéré, peu enclin aux grands discours et aux parloteries interminables, doué d'un grand bon sens et persévérant.

Il n'en fallait pas plus pour que la presse d'Indochine se départît de sa défiance ordinaire à l'égard des nouveaux venus et réalisât une unanimité rare en chantant les louanges du nouveau gouverneur.

Cette impression s'est trouvée encore renforcée par les nouvelles qu'on a reçues en Indochine concernant l'attitude de M. Varenne. Beaucoup craignaient des déclarations retentissantes, l'annonce d'un programme plus ou moins utopique et les plus tièdes partisans de M. Varenne étaient eux-mêmes bien décidés à n'y pas faire attention, comprenant que sa doctrine l'obligerait peut-être à des proclamations de foi imprudentes et voulant se réserver de le juger à ses actes.

Mais le nouveau gouverneur s'est, lui aussi, réservé et il a déclaré à ceux qui le pressaient de questions qu'il ne savait pas, qu'il n'avait pas vu le pays et qu'auparavant il ne voulait prendre

aucune décision. Avant son départ, il se documentait, écoutait ou interrogeait les uns et les autres, mais s'efforçait de ne pas se faire d'opinions arrêtées. « J'aime mieux, a-t-il dit, décevoir par mes réserves que décevoir par mes actes ».

Cette profonde sagesse acheva de lui gagner les colons les plus sceptiques, les fonctionnaires les plus récalcitrants.

Je suis heureux que M. Varenne ait réussi à réaliser l'union chez les Indochinois, car la colonie se trouve à une heure, non critique, ce mot dépasserait ma pensée, mais sérieuse. Deux grands problèmes s'imposent actuellement à l'attention de M. Varenne : le problème financier et le problème politique. Depuis plusieurs années on se plaisait à répéter en France que l'Indochine était extraordinairement prospère, que sa richesse était quasi-illimitée, etc... et la hausse de la piastre semblait donner une base matérielle indiscutable à ces propos. L'Indochine a été la première victime de cette propagande inconsidérée : on lui a d'abord imposé des dépenses qui légitimement incombaient à la Métropole, ensuite les dirigeants de la Colonie ont fini, semble-t-il, par se griser eux-mêmes et on a dépensé sans compter.

Des gens avisés (le colonel Bernard entre autres) avaient crié casse-cou voici quatre ou cinq ans. On ne les a pas écoutés et voici qu'aux vaches grasses succèdent les vaches maigres.

Les recettes qui alimentent le budget général n'avaient jusqu'ici jamais cessé de s'enfler d'année en année et tout à coup elles fléchissent, les recettes des douanes diminuent, la vente de l'opium est en régression et les recettes au titre des quatre premiers articles du budget général accusent pour le premier semestre de 1925 une moins-value de 1.500.000 piastres.

D'autre part, les exercices laissaient d'ordinaire des excédents de recettes appréciables qui allaient grossir la caisse de réserves et voici que l'exercice 1924 ne laisse apparaître qu'un excédent de 4 millions 650.000 piastres, et dû uniquement à des annulations de travaux et de crédits.

On a jeté un regard éperdu vers la caisse de réserves, mais elle est presque vide. Et l'arrêt du Conseil d'Etat qui déclare applicable à l'Indochine l'article 7 de la loi du 1er avril 1925 sur l'avancement des fonctionnaires, a achevé de semer le désarroi en faisant peser sur le budget général un supplément de dépenses de deux millions de piastres.

Cette tuile coïncide avec le fléchissement des recettes et le quasi épuisement de la caisse de réserve.

Plus de dépenses qu'on ne comptait, moins de recettes qu'on n'espérait ; telle est la situation et il est singulièrement fâcheux que le gouvernement général se soit trompé également dans l'estimation des deux éléments de son budget, et se soit trompé aussi lourdement, car un supplément de dépenses de deux millions de piastres et une moins-value de recettes de 3 millions font un déficit de 5 millions de piastres.

Ceux qui criaient le plus haut à la prospérité inouïe de l'Indochine sont aujourd'hui les premiers à crier à la ruine et ils ont encore tort. La prospérité de la colonie n'est pas niable et, si on l'a exagérée, elle n'en est pas moins réelle. Certaines années, comme l'année 1920, ont laissé à la colonie un excédent d'exportations, c'est-à-dire de richesses, de plus d'un milliard de francs (en donnant aux produits exportés leur valeur réelle et non leur valeur en douane) et la colonie s'est beaucoup enrichie depuis un douzaine d'années.

Elle peut donc faire face sans grandes difficultés à des dépenses supplémentaires de quelques millions de piastres.

Là, à la vérité, n'est pas le danger. La situation, si sérieuse qu'elle soit, n'est pas grave, mais elle pourrait le devenir si l'on n'adoptait pas d'autres méthodes financières, si l'on gardait les mauvaises habitudes qui se sont implantées depuis quelques années.

Il importe de freiner immédiatement et je suis heureux de constater que M. Monguillot l'a déjà fait.

On sait que le gouverneur intérimaire n'eut jamais les coudées très franches, qu'il ne peut se permettre d'initiatives; à ce point de vue les intérimis sont néfastes, car ils paralysent complètement la vie de la colonie pendant des mois et des mois. Heureusement, M. Monguillot doit au fait que son premier intérim remonte à six ans et à ce qu'il a été nommé à Paris même, d'avoir une autorité plus grande et cela lui a permis de prendre dès qu'il a pu les mesures qui convenaient. Il a rédigé tout récemment à l'occasion de la préparation des budgets de 1926, une circulaire adressée aux résidents supérieurs qui est on ne peut mieux inspirée.

Il y insiste sur la nécessité qui s'impose d'aider le plus possible la métropole et de réaliser l'équilibre du budget général, et il n'hésite pas à prêcher l'économie.

Pour comprimer les dépenses, il prescrit de distinguer, dans les chapitres consacrés au matériel dans les budgets, ce qui a trait aux bureaux de ce qui a trait aux hôtels des fonctionnaires; il enjoint de ne pas multiplier le petit personnel (coolies, gardiens, jardiniers) dont la solde ne devrait pas être payée par l'administration; il

supprime les aides-chauffeurs, les abonnements aux revues générales, etc

Il remplace les indemnités de route, et de séjour des chefs de service par des crédits limitatifs, interdit l'achat de voitures automobiles de plus de 12 chevaux ou coûtant plus de 30.000 piastres.

Ce ne sont pas là, dira-t-on, de grosses économies, soit, mais ce sont les plus aisément réalisables et les plus urgentes. Etant en quelque sorte superficielles, extérieures, elles frapperont l'imagination et créeront « une atmosphère d'économies » qui est indispensable pour en réaliser de plus importantes.

En même temps, M. Monguillot réalise une réforme qui était attendue depuis longtemps.

Les budgets locaux sont alimentés uniquement par des impôts directs dont le rendement n'est pas susceptible de plus-value, ce qui leur enlève toute élasticité. Les impôts indirects, droits de consommation, droits de douane, etc., vont au budget général et chacun des pays de l'Union a tendance à se désintéresser de ces recettes qui ne vont pas dans ses caisses.

M. Monguillot décide de consentir à chaque pays une ristourne évaluée en un pourcentage déterminé sur les recettes du budget général et de mettre à sa charge certains travaux qui étaient payés par le budget général.

Nous ne pouvons qu'applaudir à cette mesure, car voici maintenant chaque pays intéressé directement et matériellement au développement économique de l'Union Indochinoise.

De plus, on avait signalé déjà que les grands services du gouvernement général prenaient de plus en plus l'habitude de se passer de l'avis des pays

intéressés et d'agir presque à leur insu. Par exemple, les Travaux publics ne s'inquiétaient pas pour construire une route ou un pont de ce qu'en pensaient le résident supérieur et le chef de la province. Il n'est pas douteux que les résidents supérieurs effectueront les travaux à des prix bien moindres et, dans cet ordre d'idées, il faudrait songer à rétablir les budgets des provinces qui permettraient aux résidents de réaliser certains travaux à des prix inférieurs de 50 à 80 0/0 à ceux pratiqués par les Travaux publics.

Parmi les autres économies possibles, je signale à M. Monguillot les suppléments de fonctions et primes de technicité et autres qui sont accordées aux chefs de service et qui ont pu faire dire qu'en Indochine les fonctionnaires étaient payés pour ne rien faire et que, quand on leur demandait un travail, on leur donnait une seconde solde.

Cette opinion est évidemment exagérée, mais il serait certainement aisé de supprimer un grand nombre de ces indemnités.

Je ne parle pas d'abaisser les traitements des fonctionnaires : c'est là une chose impossible, car l'administration a pris envers eux des engagements qu'elle ne peut renier et ce serait profondément injuste, car les fonctionnaires d'Indochine ne pouvaient, avant la guerre, réaliser d'économies. Ceux qui y sont venus n'y sont pas venus dans un esprit de lucre et, s'ils peuvent économiser aujourd'hui, ce n'est qu'une compensation légitime. De plus ces économies ne sont souvent importantes que parce que les fonctionnaires se privent beaucoup; on n'hésitait pas autrefois à dépenser les piastres à 2 fr. 20. alors qu'on met de côté, chaque fois qu'on le peut, la piastre à 13 francs.

Par contre, on pourrait utiliser plus qu'on ne le fait les indigènes. Nombre d'emplois seront aussi bien tenus par des indigènes que par des Européens. La corruption est-elle à craindre? Certes oui, mais n'a-t-on pas vu récemment un des plus hauts fonctionnaires des douanes condamné pour corruption? Dans bien des cas l'indigène peut remplacer l'Européen, et il serait aisé de parer à la concussion en organisant un contrôle rigoureux et en faisant des enquêtes parmi la population. L'affaire du sel de Bac-lieu à laquelle je fais allusion a laissé apparaître des défaillances regrettables et une négligence invraisemblable.

M. Varenne s'est vivement préoccupé du problème financier (sans en exagérer la gravité) et il est bien résolu à faire toutes les économies compatibles avec les engagements que nous avons pris et le développement normal du pays.

Il s'est appliqué encore plus à l'étude du problème politique et j'estime qu'il a eu raison, car c'est la grande question d'aujourd'hui, dont la solution commandera l'avenir de l'influence française en Indochine.

Notre domination est-elle réellement menacée en Indochine? Les avis sur ce point sont absolument contradictoires et la vérité est qu'elle ne l'est pas, mais qu'elle pourrait l'être.

Par quoi? Par le bolchevisme? Ce serait alors par le bolchevisme chinois dont je parlerai tout à l'heure, mais non par le bolchevisme annamite, pour la bonne raison qu'il n'existe pas et que ce n'est, selon l'expression de M. Gallois-Montbrun, doyen des avocats de Cochinchine (qui représente 27 ans de pratique au pays), qu'un «épouvantail à mettre aux yeux».

Il n'y a pas de bolchevisme en Indochine. Ce qui a pu faire illusion, c'est qu'il y a en Cochinchine quelques petits jeunes gens qui sont en relations plus ou moins suivies avec des communistes parisiens et qui sont, le cas échéant, soutenus par eux. Cela ne prouve pas qu'ils sont eux-mêmes communistes. Comme ils se posent en adversaires de la France, ils sont tout naturellement soutenus par les ennemis intérieurs de la France ; il se trouve que ces derniers sont communistes, et ils pourraient tout aussi bien être royalistes ou bonapartistes, cela n'empêcherait pas les jeunes Annamites en question d'être de purs nationalistes. On a l'habitude de grouper les nationalistes sous le vocable « parti Jeune Annam », mais il ne faudrait pas croire qu'il existe un parti organisé et homogène. Il n'y a en réalité que quelques personnalités qui ont groupé un certain nombre de jeunes gens, ambitieux impatients, ratés déçus, intelligences sans emploi, patriotes ou idéalistes.

Deux journaux représentaient en Cochinchine ces aspirations nationalistes. L'un, la *Tribune Indigène*, dirigée par M. Nguyễn Phú-Khai, a disparu. Il représentait la tendance la plus violente et groupait surtout les fonctionnaires indigènes mécontents et les étudiants débarquant de France.

L'autre journal, *l'Echo Annamite*, existe toujours. Il est dirigé par la première personnalité indigène de Cochinchine, M. Nguyễn Phan-Long, vice-président du Conseil Colonial, qui joint à un bon sens rare et à une intelligence vigoureuse des dons remarquables d'écrivain qui font de lui le meilleur journaliste de Cochinchine.

Il ne prêche pas la révolte à ses compatriotes : loin de là, il les incite

à prendre patience et à acquérir les qualités qui les rendront aptes ensuite à se gouverner eux-mêmes.

« La figure d'une nation, écrivait-il récemment, ne prend sa forme définitive qu'après avoir été pétrie, modelée dans la sueur, les larmes et le sang, par le lent travail du temps » ; et il ajoutait :

« Tout en rappelant de temps à autre les promesses solennellement faites pour ne pas laisser se prescrire les droits qui nous ont été reconnus, détournons nos regards de la décevante politique. Que celle-ci ne soit plus le pôle de notre activité et de nos espoirs.

« N'attendons plus qu'on fasse de nous, à coups de lois et de décrets, des êtres fictifs, des citoyens falots comme on en a fait des nègres des vieilles colonies. Nourrissons-nous, non pas de la viande creuse des illusions, mais du pain des forts : efforçons-nous de faire de nous-mêmes, par nos propres moyens, des hommes capables de vivre leur vie, de supporter le poids de la grandeur et de la servitude de la condition humaine. N'aspirons plus à jouer un rôle politique, et travaillons à renouveler nos cadres sociaux ».

Cette opinion est celle des indigènes vraiment cultivés de Cochinchine, des gros riziculteurs annamites, de tous ceux qui travaillent et apprécient la paix française. Il faut avouer qu'elle n'est en rien dangereuse pour notre influence, qu'au contraire elle ne peut que lui profiter directement.

Au Tonkin, nous trouvons une autre personnalité très forte. C'est (nous mettons à part M. Nguyễn Văn-Vĩnh qui est surtout un commerçant) M. Phạm Quỳnh, directeur du *Nam phong* (Le Vent du Sud, revue en quốc-ngữ).

Les idées de M. Phạm Quỳnh sont très différentes de celles de MM. Khai et Long. Alors que ceux-ci aspirent à un développement plus large des Annamites dans le cadre français, M. Phạm Quỳnh entend conserver le cadre annamite.

Ici nous touchons à la différence essentielle qui sépare le Tonkin de la Cochinchine. Le Tonkin est le berceau de la race annamite ; les traditions s'y sont maintenues avec toute leur force, alors que la Cochinchine n'est qu'une sorte de colonie où la race s'est transformée et où les coutumes ont une autorité moindre. De plus, la Cochinchine connaît depuis plus longtemps l'influence française ; étant plus riche, elle a pu participer dans une plus large mesure à la civilisation française.

Le résultat est celui-ci : alors que les Cochinchinois aspirent à la naturalisation comme à la récompense suprême, les Tonkinois n'en veulent pas ; alors que M. Nguyễn Phan-Long possède une situation politique officielle, M. Phạm Quỳnh n'en a pas. Dédaignant la politique officielle, il travaille à conserver les traditions de sa race, à faire de sa langue une langue moderne. Ayant une éducation, une instruction de lettré chinois, il est arrivé à posséder notre langue aussi bien que M. Nguyễn Phan-Long, qui n'a guère qu'une instruction française.

M. Phạm Quỳnh est en somme le vrai nationaliste annamite. Nous est-il hostile ? Cette question a été posée bien des fois et il semble bien qu'il faille répondre non. On a dit de lui qu'il voulait acclimater au Tonkin les théories de Gandhi et prêchait la non-coopération, mais il s'en est défendu d'une façon péremptoire :

« Il n'est venu, a-t-il écrit, à l'esprit d'aucun Annamite de chercher à met-

tre en pratique les idées de Gandhi, de propager la doctrine d'un homme si éloigné de nous à tant d'égards. Les milieux, les circonstances sont totalement différents, et il faudrait être atteint d'une étrange aberration pour songer à préconiser la non-coopération dans ce pays où l'œuvre la plus urgente, à l'heure actuelle, est justement de poser les bases d'une collaboration franco-annamite chaque jour plus intime dans tous les domaines ».

Saurait-on mieux dire ? Et ce n'est pas là une déclaration destinée à abuser les esprits. Les actes de M. Phạm Quỳnh, l'œuvre qu'il poursuit à l'École Française d'Extrême-Orient, militent en sa faveur.

Je ne parlerai pas ici des vieux lettrés intransigeants dans leur opposition dont il existe encore quelques-uns en Annam et au Tonkin ; ils représentent le « Vieil-Annam » et leur hostilité, silencieuse, irraisonnée, ne fait pas d'adeptes.

Je passerai rapidement aussi sur le groupe de M. Nguyễn An-Ninh, qui a fondé à Saïgon un journal violent et puéril ; la *Cloche Fêlée*. M. Ninh est le spécimen de ces jeunes Annamites qui ont perdu la culture annamite ou chinoise de leurs ancêtres sans acquérir de culture française. On les affuble d'un diplôme de licencié ou de docteur en droit et ils demandent à grands cris, se targuant de leurs diplômes, la direction d'une province ou la présidence d'un tribunal. Leur ignorance, leur incapacité à écrire en français, la pauvreté de leur pensée et le cynisme de leurs mensonges les empêchent d'avoir une influence quelconque. Ils ont le droit de réunir leurs médiocrités, ils ne peuvent avoir à eux tous le dixième de l'autorité qui s'attache à un Nguyễn Phan-Long ou à un Phạm Quỳnh.

Ceux qui prennent prétexte des criaileries de ces jeunes gens pour dénoncer un communisme annamite inexistant n'ont en réalité pour but qu'entraver le progrès indigène, progrès qui doit être le but de notre politique, que nous avons formellement promis et qui est notre seule chance de laisser en Indochine quelque chose de durable.

Comment ce progrès est-il possible ?

Tout le monde est d'accord là-dessus ; l'enseignement en est le facteur essentiel.

Nous avons en Indochine un nombre beaucoup trop restreint d'écoles primaires. Il faut l'augmenter sans tarder, et sans pour cela restreindre les enseignements secondaire et supérieur.

L'opinion tend à s'accréditer auprès de certains Français d'Indochine qu'il est inutile de faire des bacheliers ou des licenciés annamites et qu'il suffit de leur apprendre à parler un peu de français. Il faut s'élever avec force contre cette théorie obscurantiste digne de l'Eglise du Moyen-âge, d'abord parce que ce serait diminuer le grand rôle colonisateur de la France, ensuite parce qu'il est de notre intérêt le plus pressant de donner au peuple annamite l'instruction la plus complète possible.

Les Annamites ignorants peuvent devenir le soutien inconscient d'ambitieux sans scrupules. On voit d'ailleurs que les indigènes vraiment cultivés comme MM. Long et Quynh nous sont favorables, autant que peuvent l'être des nationalistes annamites, et en tout cas font entendre les paroles de paix, alors qu'un Ninheinté d'une vague culture française nous est farouchement, aveuglément hostile.

Mais, dira-t-on, les Annamites instruits voudront-ils entrer dans l'administration et on fera forcément des mécontents.

Ce n'est pas exact. En s'enrichissant, l'Annamite a constaté que l'industrie et le commerce, contrairement à ses croyances, n'avaient rien d'avilissant et qu'il était aussi honorable d'être épicier que d'être secrétaire de résidence. Aussi voit-on aujourd'hui des indigènes fonctionnaires se faire mettre hors cadres ou en disponibilité pour servir dans le commerce ou l'industrie ; le cas s'est présenté cette année pour des commis des Travaux publics et même pour des professeurs.

En même temps l'industrie indigène se développe et, alors qu'en 1912 il n'y avait en Cochinchine qu'une rizerie annamite, on en compte aujourd'hui une soixantaine, modestes il est vrai, mais qui vivent et dont beaucoup prospèrent ; parmi les entrepreneurs de travaux publics on rencontre aussi un nombre croissant d'indigènes.

Ce sont là des symptômes extrêmement heureux et qui servent plus la cause des indigènes que toutes leurs revendications politiques.

..

J'ai dit au moment du départ de M. Varenne que je regrettais qu'on n'eût pas fait de lui un haut-commissaire du Pacifique. Tout en reconnaissant l'idée juste, il s'est défendu d'assumer ce rôle, estimant déjà assez importante la charge qui lui est confiée.

Certes, je le comprends : l'œuvre à accomplir en Indochine est énorme et a de quoi effrayer les plus vaillants, mais il faut se dire que cette œuvre sera vaine si nous laissons se développer dans la Chine du Sud un bolchevisme redoutable et elle sera incomplète si nous ne faisons pas de

l'Indochine le centre de notre politique asiatique et si nous ne groupons pas avec elle nos colonies du Pacifique.

Il faut que le gouverneur général de l'Indochine s'habitue à avoir une politique extérieure et se considère comme le dépositaire des intérêts français en Extrême-Orient et en Océanie.

Qu'il ne se croie pas en état d'assurer ce rôle, je le comprends et pendant de longues années, il faudra à Paris un Sous-Secrétariat d'État du Pacifique qui mettra au point notre politique du Pacifique et qui préparera l'Indochine à tenir en mains l'ensemble de nos intérêts sur l'autre face du monde.

M. Varenne amorcera, j'en suis persuadé, cette politique du Pacifique

que l'on s'obstine à ne vouloir pas créer. Et cela ne l'empêchera pas de redresser le budget de la colonie, de développer l'enseignement primaire et de remanier le conseil du gouvernement et les conseils locaux.

Œuvre considérable qui s'impose à un moment décisif de l'évolution de l'Indochine, que M. Varenne peut réaliser mieux que personne, et pour laquelle je lui fais la plus entière confiance et lui prêterai toujours mon appui le plus complet.

LÉON ARCHIMBAUD,

Député

Rapporteur du Budget des Colonies

(*La Revue du Pacifique*)

LA POÉSIE PURE

Les modernes théoriciens de la poésie pure, Edgar Poe, Baudelaire, Mallarmé, M. Paul Valéry, ne sont pas les dangereux novateurs que parfois l'on semble croire. Nous pouvons, certes, les soupçonner d'hérésie sur quelques points de détail, et je ne m'en prive pas ; mais, pour le fond de la doctrine, ils continuent une tradition assez vénérable. En France, l'abbé Dubos, qui fut notre secrétaire perpétuel de 1722 à 1742, les devance, les prépare ; et Dubos, de son côté, ne fait que suivre les traces de l'humanisme italien, comme l'ont montré récemment, avec autant de pénétration que de science, deux historiens étrangers, M. Robertson, en Angleterre, M. Toffanin, en Italie (1).

Mais un si long progrès ne se résume pas en quelques pages ; aussi vais-je me borner à élucider la notion même de poésie pure.

Prenons cette notion au moment où elle traverse — oh ! timide, incertaine et sur la pointe des pieds ! — la cellule virgilienne du P. Rapin. Ce bon lettré vient d'énumérer, docile aux leçons d'Aristote, les caractères essentiels de la beauté poétique. Il devrait s'en tenir là, mais, poète lui-même, il sent confusément que tout lui reste à dire. « Il y a encore, insinue-t-il de son air gourmand — et cet *encore* est ici pour nous le mot capital, — il y a encore dans la poésie de certaines choses ineffables et qu'on ne peut expliquer. Ces choses en sont comme les mystères. Il n'y a point de préceptes pour expliquer ces grâces secrètes, ces charmes imperceptibles, et tous ces agréments cachés de la poésie, qui vont au cœur. » Qu'il est encore loin de nous et qu'il en est près !

(1) J. G. Robertson. *Studies in the genesis of Romantic theory in the eighteenth century*. Cambridge, 1923 ; G. Toffanin, *la Fine del Umnesimo*. Turin. 1920 ; In *Arcadia*, Bologne, 1930.

Aujourd'hui, nous ne disons plus : dans un poème, il y a de vives peintures, des pensées ou des sentiments sublimes, il y a ceci, il y a cela, puis de l'ineffable ; nous disons : il y a d'abord et surtout de l'ineffable, étroitement uni, d'ailleurs, à ceci et à cela. Tout poème doit son caractère proprement poétique à la présence, au rayonnement, à l'action transformante et unifiante d'une réalité mystérieuse que nous appelons poésie pure.

Commençons par une expérience que nous faisons tous, mais, d'ordinaire, sans y prendre garde, quand nous lisons un poème. Pour que l'état poétique s'ébauche en nous, nul besoin, n'est-ce pas ? d'avoir pris d'abord connaissance du poème tout entier, même s'il est court. Trois ou quatre vers, rencontrés au hasard de la page ouverte, souvent même quelques lambeaux de vers ont suffi. *Primum Graius homo... Ibant obscuri...* La phrase n'est pas finie ; ce qui va suivre, nous l'ignorons tout à fait, et cependant le charme opère déjà. La première scène d'*Iphigénie* est une ouverture, au sens musical du mot ; elle nous met, si j'ose dire, en état de grâce poétique ; elle fait pénétrer en nous la poésie de toute la pièce. Une toile de Delacroix, disait Baudelaire, « vue à une distance trop grande pour analyser et même comprendre le sujet, a déjà produit sur l'âme une impression réelle. » L'action que produisent sur nous certains vers, ainsi détachés de leur contexte, est également immédiate, soudaine et dominante. On est tout comblé ; on n'éprouve pas le besoin d'aller plus avant. C'est là même ce qui rend difficile la lecture continue de tels poètes, parmi les plus hauts, Dante, par exemple. Nous leur dirions volontiers ; mais arrêtez-vous ; de ce beau vers au sens suspendu,

Laissez-nous plus longtemps savourer les délices,

tandis que nous criions à la prose : marche ! marche ! *Ad eventum festina*. Et si le dénouement tarde trop, ou de la démonstration ou du récit, nous brûlons les pages. Prose et poésie veulent des rites différents. Lire le *De natura rerum* comme on ferait une thèse sur Epicure, attendre de *l'Enéide* le même plaisir que des *Trois mousquetaires*, c'est pécher contre la poésie elle-même, par une sorte d'avidité simoniaque, est, pour prendre

des termes plus doux, demander à M. Ingres un air de violon. Le poète nous promet tout ensemble beaucoup plus et beaucoup moins que le romancier. Lui aussi, d'ailleurs, il est souvent comblé dès ses premières inspirations. La suite sera ce qu'elle sera, et la fin, puisque, bon gré mal gré, il faut une fin. Le sonnet pour Hélène aurait pu s'achever en homélie ; « Heureux qui comme Ulysse... » par l'apothéose du mont Palatin. « L'influence secrète » est une invitation aussi confuse que pressante. On part dans la nuit, sans bagages, parfois sans boussole. A la rime d'intervenir en cas de famine, à d'autres hasards de fixer le terme du voyage.

Quoi qu'il en soit, pour lire un poème comme il faut, je veux dire poétiquement, il ne suffit pas, et, d'ailleurs, il n'est pas toujours nécessaire d'en saisir le sens. Une paysanne bien née s'épanouit sans effort à la poésie des psaumes latins, même non chantés, et plus d'un enfant a goûté la première églogue avant de l'avoir comprise. Huit ou dix contresens, disait Jules Lemaitre, c'est tout ce qui reste de Virgile à la moyenne des bacheliers. Eh ! pourvu que le message parvienne à son adresse, qu'importe la défroque du messager ? Tel de ces contresens nous livre la poésie même de Virgile plus sûrement que ne l'eût fait l'interprétation orthodoxe du texte. Après tout, le sens exact de la quatrième églogue, si elle en a un, n'est pas grand'chose ; plus virgiliens que Virgile, mais grâce à Virgile, nous réalisons la poésie inexprimée qui inspira ces lignes obscures, l'appel au rédempteur qui ne peut plus tarder. Contresens d'un côté, intuition infaillible de l'autre ; victoire du pur sur l'impur, de la poésie sur la raison. Il est vrai que le pur et l'impur s'opposent rarement l'un à l'autre avec tant d'éclat ; mais un cas extrême comme celui-ci nous avertit qu'on ne doit jamais les confondre.

On ne sait pas, un homme de goût ne cherche même pas à savoir ce que signifie telle chanson de Shakespeare, exquise pourtant. « Il semble qu'il n'y ait plus rien, disait le robuste Angellier de certains poèmes de Burns ; les pièces sont dépouillées du moindre contenu intellectuel, elles sont vides. Tout s'en est retiré, images, idées, couleurs. Elles tremblent

d'une flamme invisible. L'effet est insaisissable et pénétrant: « Mes sonnets, confesse gaiement Gérard de Nerval, ne sont guère plus obscurs que la métaphysique de Hegel... et perdraient de leur charme à être expliqués, si la chose était possible. » Cela nous empêche-t-il de les réciter avec ferveur ?

Je suis le ténébreux, — le veuf, — l'inconsolé,
Le prince d'Aquitaine à la tour abolie,
Ma seule étoile est morte, et mon luth constellé
Porte le soleil noir de la Mélancolie...

La poésie populaire de tous les pays, et même du nôtre, aime le non-sens. Il lui en faut toujours au moins quelques grains. C'est pourquoi Béranger ne fut qu'un homme d'esprit. La strophe cristalline: « Orléans, Beaugency... Vendôme, Vendôme... » ne présente même pas le simulacre d'un jugement. Qui néanmoins ne la préfère à cent volumes de vers raisonnables ? Après la défaite de Ramillies, en a voulu donner du lest à cette chanson, et c'est devenu :

Villeroy, Villeroy
A fort bien servi le roi
Guillanme, Guillaume...

Comme effrayée de cette épaisseur de sens, la poésie s'est envolée. Non qu'il lui répugne de se poser sur une épigramme. Songez plutôt à l'indiscutable chef-d'œuvre :

Lorsque Maillart, juge d'enfer, menoit
A Montfalcon Semblançay l'âme rendre...

Le poète des *Châtiments* ne fera pas mieux. Là-dessus, remarquez cette chose singulière. Il semble que, pour s'accumuler et éclater ainsi, le courant poétique ait eu besoin de rencontrer le nom de Maillart. Remplacez-le par Dupont. La pensée n'y perdrait rien de sa pointe, mais l'étincelle ne jaillirait pas. Ainsi les cigognes de Victor Hugo: si elles venaient de Mulhouse et non du Caystre, une glorieuse strophe des *Mages* perdrait sa lumière.

Il arrive même que, suivant le degré de l'inspiration poétique, le courant que nous avons dit électrisé plus ou moins un seul et même mot. Le vers, convenable, mais tout narratif de Stace,

...*Solatur lacrymas: qualis Herecynthia Mater...*

s'empourpre, dès que notre Joachim s'en empare, de tous les feux du soleil couchant :

Telle que sur son char la Bérécyntienne...

Attendons enfin que les philosophes de la poésie-raison nous expliquent, d'abord, pourquoi le vers de Malherbe,

Et les fruits passeront la promesse des fleurs,
est un des quatre ou cinq miracles de la poésie française, ensuite, comme il se fait qu'on ne puisse toucher à la moindre lettre de ce vers sans le dégrader tout entier. Ajoutez le poids d'un flocon de neige au troisième de ces divins anapestes :

Et les fruits passeront les promesses des fleurs,
le vase est brisé.

Ce vers a un sens — la récolte sera bonne, — mais si indigent qu'on ne peut imaginer que tant de poésie en découle. Et ceci est vrai d'une foule de splendides poèmes, à commencer par les *Georgiques*. Mais à quoi bon prolonger cette analyse? *Intelligenti pauca*. Est donc impur — oh! d'une impureté non pas réelle, mais métaphysique! — tout ce qui, dans un poème, occupe ou peut occuper immédiatement nos activités de surface, raison, imagination, sensibilité; tout ce que le poète nous semble avoir voulu exprimer, a exprimé, en effet; tout ce que nous disons qu'il nous suggère; tout ce que l'analyse du grammairien ou du philosophe dégage de ce poème, tout ce qu'une traduction en conserve. Impur, c'est trop évident, le sujet ou le sommaire du poème; mais aussi le sens de chaque phrase, la suite logique des idées, le progrès du récit; le détail des descriptions, et jusqu'aux émotions directes et excitées. Enseigner, raconter, peindre, donner le frisson ou tirer des larmes, à tout cela suffirait largement la prose, dont c'est aussi bien l'objet naturel. Impure, en un mot, l'éloquence, entendant par là, non pas l'art de beaucoup parler pour ne rien dire, mais bien l'art de parler pour dire quelque chose. Et, sans doute, le vers de Boileau dit toujours quelque chose, mais ce n'est pas pour si peu qu'il est poésie. En sa qualité d'animal raisonnable, le poète observe d'ordinaire les règles communes de la raison, comme celles de la grammaire, non en sa qualité de poète. Réduire la poésie aux démarcations de la connaissance rationnelle, du discours, c'est aller contre la nature même, c'est vouloir un cercle carré. « Ce serait purement de chose, avoue encore le classique Ronsard, que ce que disent

la plupart des poètes s'il était dépouillé de l'expression. » D'où il suit nécessairement que, même d'une œuvre où le sublime abonde, la qualité proprement poétique, l'ineffable est dans l'expression.

Mais encore, cette expression, ou vide de sens, ou dont le sens n'a que peu de prix ou qui, même riche du plus beau sens, nous réserve des plaisirs inconnus à la raison; ces mots de tous les jours et de tout le monde, par quelle métamorphose inouïe se trouvent-ils vibrer soudain d'une lumière et d'une force nouvelles, séparés de la prose pure, mariés à la poésie?

Pourquoi tant chercher, répondent plusieurs, et parmi eux de hautes intelligences, l'auteur de *Variété*, par exemple (1)? La métamorphose s'opère, l'expression devient poétique, le vers poésie, dès qu'une technique subtile et patiente, d'ailleurs secondée par d'heureux hasards, est arrivée à capter, pour les orchestrer délicieusement, les ressources musicales du langage. Une plume experte fait chanter la page comme « un petit roseau... la ferêt ». Le poète n'est qu'un musicien entre les autres. Poésie, musique, c'est même chose.

Je veux bien; mais, la musique pure ne paraissant pas moins mystérieuse que la poésie, je me demande si ce n'est pas là définir l'inconnu par l'inconnu. Que si, du reste, on se flatte de nous donner ainsi une grande idée de la poésie, il me semble que l'on se trompe. Grêle musique et monotone, dès qu'on la compare à la véritable; Baudelaire à Wagner. Et puis, si toute poésie est musique verbale, comme j'en conviens, toute musique verbale n'est pas poésie. Bossuet musicien égale Victor Hugo. Je sais bien que par endroits, la prose d'un Bossuet, d'un Michelet, d'un Loti, d'un Barrès ne se distingue plus de la poésie. Mais d'Ablancourt, simple traducteur d'ouvrages en prose, mais Balzac l'ancien ne sont-ils pas aussi harmonieux que n'importe quel poète? D'Ablancourt, de qui, au gré de Saint-Evremond, tout le charme s'évanouit si l'on déplace la moindre de ses syllabes. Fixez donc, si

vous le pouvez, l'exacte nuance, et exclusivement musicale, par où, de ces deux musiques, une seule, et parfois la moins harmonieuse, est poésie. Après quoi, vous aurez encore, je le crains, à bouleverser les cadres établis, à mettre Desportes et Bertaut sur le même rang que Ronsard, Malherbe assez au-dessous de Quinault, Delille très au-dessus d'Alfred de Vigny. Nous savons tous des vers immortels qui n'ont de musique que ce qu'en exigent les règles de la prosodie. Il en est aussi, et beaucoup, dont nous ne vantons l'harmonie, d'ailleurs réelle, que dans l'impuissance où nous sommes de qualifier autrement leur étrange séduction.

Je crois donc qu'il faut renoncer à tout expliquer par cette assimilation paresseuse. Non que nous entendions rompre, ce qu'à Dieu ne plaise, avec les théoriciens de la poésie-musique, nos alliés naturels et invincibles contre les théoriciens de la poésie-raison. Loin de classer la musique de l'expression parmi ces impuretés dont la prose revendique le monopole, — les idées, les images, les sentiments, — nous affirmons, nous aussi, que cette musique est inséparable de la poésie. Il n'y a pas de poésie sans une certaine musique verbale, d'ailleurs si particulière que peut-être vaudrait-il mieux l'appeler d'un autre nom; et dès que cette musique frappe des oreilles faites pour l'entendre, il y a poésie. Mais nous ajoutons aussitôt qu'une chose aussi chétive — quelques vibrations sonores, un peu d'air battu — ne saurait être l'élément principal, encore moins unique, d'une expérience où le plus intime de de notre âme se trouve engagé. Grelots de la rime, flux et reflux des allitérations, codence stour à tour prévues ou dissonantes, aucun de ces jolis bruits ne parvient jusqu'à la zone profonde où fermente l'inspiration, où l'on ne perçoit, avec le Périclès de Shakespeare, que la musique des sphères. Avec cela, comment se peut-il que, de ces profondeurs spirituelles, quelques mots mis en leur place, le rythme, la rime, nous ouvrent soudain l'accès, et que le poète, s'il veut faire

(1) « Ce qui fut baptisé le Symbolisme se résume très simplement dans l'intention commune à plusieurs milles de poètes... de prendre à la Musique leur bien. » (Valéry, *variété*, p. 97.)

passer en nous son expérience poétique, doit recourir à des moyens si grossiers? Eh! comment se peut-il qu'une âme immortelle dépende étroitement de l'argile qui l'emprisonne, et qui ne vit que par elle? Il semble toutefois certain que, dans cette collaboration paradoxale, les mots n'agissent pas seulement et d'abord en vertu de leur beauté propre, pittoresque ou musicale. Nous nous offrons à ces vibrations fugitives, si exquises d'ailleurs que soient leurs caresses, non pour goûter le plaisir qu'elles donnent, mais pour recevoir le fluide mystérieux qu'elles transmettent: simples conducteurs, plus ou moins précieux ou sonores, il importe peu; ou plutôt, conducteurs qui doivent leur sonorité même et leur splendeur éphémère au courant qui les traverse. Vous vous rappelez les anneaux dont parle Socrate dans l'Ion de Platon: la pierre merveilleuse qu'Euripide appelle *magnetis*, non seulement les attire, mais encore leur communique sa propre force attirante. Ce sont des talismans, ou des sortilèges, des gestes ou des formules magiques, des charmes au sens premier de ce mot. Simple harmonie et nouée au sens dans la prose, cette musique verbale devient, dès qu'elle s'est imposée au poète, une véritable incantation. « Magie suggestive », disait Baudelaire, sans prendre garde que le pouvoir de suggérer, d'évoquer, s'adresse exclusivement à nos facultés de surface, appartient à la prose pure. Contagion, ou rayonnement, dirais-je, voire création ou transformation magique, par où nous revêtons, non pas d'abord les idées ou les sentiments du poète, mais l'état d'âme qui l'a fait poète: cette expérience confuse, massive, inaccés-

sible à la conscience distincte. Les mots de la prose excitent, stimulent, comblent nos activités ordinaires; les mots de la poésie les apaisent, voudraient les suspendre. Ils nous détournent de ces ombres éblouissantes, que notre impérialisme antimystique, suite du premier péché, nous rend trop délectables, pour nous transporter dans ces heureuses ténèbres, où les griffes des trois concupiscences ne trouvent plus où se prendre. Magie recueillante, comme parlent les mystiques, et qui nous invite à une quiétude, où nous n'avons plus qu'à nous laisser faire, mais activement, par un plus grand et meilleur que nous. La prose, une phosphorescence vive et voltigeante, qui nous attire loin de nous-mêmes. La poésie, un rappel de l'intérieur, un poids confus, disait Wordsworth, une chaleur sainte, disait Keats, un poids d'immortalité sur le cœur: *an awful warmth about my heart, like a load of immortality*. — *Amor, Pondus*. Ce poids, où veut-il nous précipiter, sinon vers ces augustes retraites, où nous attend, où nous appelle une présence plus qu'humaine? S'il en faut croire Walter Pater, « tous les arts aspireraient à rejoindre la musique ». Non, ils aspirent tous, mais chacun par les magiques intermédiaires qui lui sont propres, — les mots; les notes; les couleurs; les lignes; — ils aspirent tous à rejoindre la prière.

HENRI BRÉMOND

de l'Académie française

(Discours prononcé à la séance publique
des cinq Académies, au nom de l'Académie
française)

